

LA PRIÈRE EUCHARISTIQUE DANS LA DYNAMIQUE DE LA CÉLÉBRATION EUCHARISTIQUE

**Session CFC Cîteaux
20-23 novembre 2017**

La rencontre annuelle de la CFC s'est tenue cette année à l'abbaye de Cîteaux. Il s'agissait pour une trentaine de participants d'approfondir encore – mais en aura-t-on jamais fini ? – le thème de la célébration de l'eucharistie.

Après la rencontre de 2016 - « La Prière Eucharistique et les prières eucharistiques » – nous souhaitons travailler cette année sur l'unité entre la prière eucharistique et l'ensemble de la célébration : « la Prière Eucharistique dans la dynamique de la célébration eucharistique ».

Trois intervenants ont accepté de nourrir notre réflexion :

Père Didier GONNEAUD, curé de la cathédrale Saint-Bénigne à Dijon, qui a enseigné pendant vingt ans à la faculté de théologie de Lyon, nous a proposé une approche de la question via la théologie sacramentaire

Frédérique POULET, qui enseigne la théologie dogmatique et la liturgie à la faculté de théologie d'Angers, nous a invités à redécouvrir et à apprécier la dimension sacrificielle de l'Eucharistie notamment à travers une analyse de la prière eucharistique III.

Frère Goffredo BOSELLI, de la communauté de Bose, nous proposait de prendre la clef de la temporalité pour

scruter la prière eucharistique IV et d'y découvrir ainsi le fil conducteur du temps vécu comme une histoire du salut.

Après ces élévations théologiques, retour à la pratique, avec un partage sur notre ressenti de l'espace liturgique tel qu'il est mis en œuvre à Cîteaux et sur les expériences faites durant la session avec des prières eucharistiques entièrement cantilées.

Au terme de notre rencontre, une « foire aux questions » permettait à tous les participants de poser leurs questions brûlantes... Quelques-uns ont pu trouver des pistes de réponse, et l'inventaire des sujets évoqués a permis de dégager le thème de nos prochaines rencontres : Liturgie des heures et temporalité.

Vous trouverez dans ce numéro de *Liturgie* les interventions de Frédérique Poulet et de Goffredo Boselli.

Didier GONNEAUD n'ayant pu donner un compte rendu écrit de ses interventions, en voici les grandes lignes :

L'unité de la « Messe » n'a jamais été de soi et l'histoire de la liturgie nous montre que liturgie de la Parole, prière eucharistique et liturgie de communion, ont toujours eu du mal à être tenues ensemble. À titre d'exemple, citons la distinction entre la « messe des catéchumènes » et la « messe des fidèles », la pratique de la communion des fidèles en dehors de la célébration, la distinction entre « avant-messe » et messe, etc.

Avant le Concile, cette unité se faisait tant bien que mal grâce à une forte ritualité : entre le premier et le dernier signe de croix se mettait en œuvre « une mécanique rituelle » qui constituait un bloc cohérent. Vatican II, en opérant une forte déritualisation pour couper court à l'inflation de la lecture allégorisante des rites, a mis à mal cette pseudo unité. La redécouverte de l'ambon et du lieu de la présidence a éclaté l'espace de la célébration : l'autel n'est plus le lieu unique

de la célébration. Le rite romain fait peu de liens entre la liturgie de la Parole et la liturgie eucharistique ; il a aussi tendance à accentuer la « solitude de la prière eucharistique » qui avec sa doxologie finale tient par elle-même.

Comment alors repenser une unité dans une célébration où la continuité rituelle n'est plus aussi visible et forte ?

La question de l'unité de la célébration se joue également d'un point de vue théologique dans la question de l'unité entre sacrifice et action de grâce. Une vision trop anthropocentrique du sacrifice mettant l'accent sur l'effort de l'homme, rend cette unité encore plus compliquée à penser.

Il ne faudrait pas oublier que tout sacrifice ne trouve sa valeur que dans une oblation acceptée. Le constitutif formel du sacrifice, c'est que Dieu agrée l'oblation. Le Christ s'avance vers sa passion porté par l'action de grâce sachant son oblation pleinement acceptée par le Père. Pour nous, sous le régime de la foi, il ne faut pas oublier que la Passion du Christ a précédé la Résurrection ! Par la Résurrection, nous avons la certitude que le sacrifice du Christ sur la croix a été agréé. Ce que nous célébrons, c'est l'acceptation, par le Père, de l'oblation de la croix. On comprend mieux le rapport sacrifice/action de grâce quand on explique le sacrifice de manière théocentrique et non anthropocentrique en mettant l'accent non sur ce que l'homme doit offrir, mais sur le fait que Dieu agrée...

Didier GONNEAUD nous a aussi proposé de réfléchir aux moments critiques qu'a connus la théologie eucharistique :

- La « mise en ordre », sacramentaire d'Abélard.
- L'explosion du système scholastique au XVI^e siècle.

En définissant le septénaire, Abélard sort les sacrements d'une approche monastique et contemplative : il passe d'un « mystère » contemplé à un « problème » que l'intelligence et la raison cherchent à résoudre. L'avantage est de soustraire

les sacrements à l'arbitraire d'une approche forcément très intimiste et nivelante, mais le danger est de les séparer du reste de la vie chrétienne. Or, comme signes, les sacrements ne peuvent pas être dissociés de l'ensemble des éléments qui font de la vie ecclésiale un signe global de l'Évangile. Ils sont en lien organique avec tout cet ensemble : méditation des Écritures, prière personnelle et communautaire, éthique... De plus, l'adoption du critère matière/forme pour caractériser les sacrements produit une inversion de la polarité de la liturgie : la liturgie était d'abord une « Urgie », dans l'ordre du faire... En mettant l'action sur la forme, les paroles deviennent plus importantes que l'action liturgique ! Il ne s'agit plus d'une action accompagnée de parole mais d'une parole qui détermine une action. L'action disparaît au profit d'un rite qui devient le support d'une parole.

La période où vit et enseigne saint Thomas est particulièrement prolifique concernant la théologie et la pratique des sacrements : saint Thomas veut tenter une réception théologique de ces maturations un peu dispersées, en dégagant leur cohérence. Sa synthèse va fixer un vocabulaire qui persista par la suite en dehors de la synthèse qui leur donne sens. Par exemple, on ne trouve jamais chez lui l'expression « *ex opere operato* », et le terme « présence réelle » n'existe pas tel quel dans ses textes, alors qu'il a servi pour opposer sa théologie eucharistique aux positions issues de la Réforme. De plus, saint Thomas propose une cohérence théologique des sacrements, mais sans canoniser cette conceptualisation. L'utilisation postérieure de sa théologie n'eut pas toujours la même prudence, ce qui causa bien des incompréhensions.

La synthèse thomiste met également un très fort accent sur la Passion : la continuité entre les différentes étapes de l'histoire d'Alliance vient de la Passion, signifiée comme passé par les sacrements de la nouvelle Alliance (et signifiée comme futur par les sacrements de la première Alliance), actualisée comme cause efficiente de la grâce, et annoncée

comme cause finale de la vie éternelle. Tout se résume au Christ, lui-même réduit à sa Passion. Ni l'Esprit, ni la Résurrection n'entrent dans l'ordre des réalités signifiées par les sacrements. Il y a indiscutablement une perte du mystère pascal au profit d'un accent exclusif sur la croix.

Du point de vue de l'eucharistie, la dimension sacrificielle devient le pivot de l'action réalisée. Ce qui conduit à une mise en valeur de la prière eucharistique comme réalisant le sacrifice. Pour aller jusqu'au bout de cette mécanique, la théologie finira par arracher la communion du prêtre à la sacramentalité globale pour en faire l'acte perfectif du sacrifice, en lui donnant une valeur spéciale face à la communion des fidèles... La messe devenant de plus en plus la messe du prêtre, la célébration sans assistance devient pratiquement le modèle type en fonction duquel on pense l'Eucharistie, et on en vient à imaginer que le sacrifice eucharistique est efficace en lui-même, d'une efficacité propre comparable à celle du sacrifice de Jésus au calvaire : au même titre que la croix, la messe est efficace en soi ; elle devient un autre sacrifice que celui de la croix ; elle s'y ajoute ; elle fait nombre avec.

La protestation luthérienne vise en première ligne cette dérive de la pratique eucharistique qui aboutit à en faire, selon la terminologie des réformateurs, « une œuvre », c'est-à-dire une action humaine prétendument salvatrice en elle-même ; mais on peut se demander si, à l'origine lointaine de cette crise, il n'y a pas une situation critique issue des Écritures elles-mêmes, une tension irrésolue à l'intérieur des données scripturaires, i.e. le grand impensable de la théologie eucharistique : le récit de saint Jean de la dernière Cène qui se concentre sur le lavement des pieds. Différentes hypothèses ont été suggérées par l'exégèse, pour justifier l'absence du récit de l'institution (le fait même de parler d'absence en dit d'ailleurs long sur ce que nous estimons « normal » !). Le point « dangereux » du lavement des pieds,

c'est qu'il est structuré par une réciprocité (« les uns aux autres ») et non pas par une altérité. Il s'agit du seul ordre que le Christ prononce... et que la tradition a éliminé !

La tradition du récit johannique est-elle une tradition autre de la Cène, ou le fruit d'une maturation par rapport à des évidences issues des synoptiques et des épîtres pauliniennes ? Jean n'essaye-t-il pas de faire « autre chose », présentant par avance qu'une structuration de l'eucharistie dans l'altérité ministre/assemblée pouvait conduire à des difficultés ? Dans cette optique, la crise du XVI^e siècle ne serait pas une crise paulinienne, mais une crise johannique, la contestation d'une posture qui pense les sacrements dans une altérité ministre/destinataire, dénoncée comme faillite d'une fraternité chrétienne !

*Bénédicte Riondet, ocsa
Échourgnac*